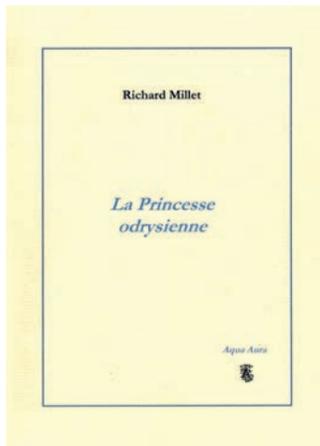


Thomas Cazentre
Manuscrits d'écrivains
Textuel/BnF, 239 p., 55 euros

Convoquer seize conservateurs au chevet des plus beaux manuscrits de la littérature française pour produire un ouvrage à la fois érudit et grand public, c'est le pari réussi par Thomas Cazentre, conservateur au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France. Carnets de notes, feuillets, brouillons, dessins, tous choisis dans les collections de l'institution, sont présentés dans ce recueil aux allures de catalogue d'exposition. Au fil des pages, le lecteur parcourt donc six siècles de littérature, du 15^e au 20^e siècle, à travers un double discours : d'un côté les manuscrits, systématiquement retranscrits et reproduits en pleine page, de l'autre les analyses détaillées des conservateurs. Témoignages vibrants de l'acte d'écrire, fait de bifures et de fulgurances, les manuscrits présentés permettent au lecteur d'approcher au plus près de l'intimité des écrivains. On y découvre les envolées de plume spectaculaires et les éruditions raffinées de Christine de Pisan, les innombrables ratures, rajouts et incises de Gustave Flaubert, les illustrations fantastiques de Victor Hugo, les collages multiples propres à l'écriture feuilletonesque de Gaston Leroux, les dessins fantaisistes de Boris Vian, le papier à entête d'un café de Dieppe noirci d'écritures par Louis Aragon, les dessins d'enfants négligemment gribouillés au hasard des pages d'écriture d'Edouard Glissant. En regard, les contributeurs font l'exégèse des extraits proposés en s'appuyant sur l'histoire matérielle des textes, tout en posant un regard à la fois général et personnel sur l'œuvre des 57 écrivains cités. Tours de force renouvelés à chaque page, ces analyses brillantes, mises bout à bout, forment une véritable anthologie de la littérature française. Ce n'est pas le moindre intérêt de cet ouvrage collectif passionnant.

Frédéric Pruvost



Richard Millet
La Princesse odrysienne
Aqua aura, 246 p., 15 euros

Par ce texte qui se veut un adieu au roman, dont Richard Millet a souvent rappelé l'inanité suite à son exploitation mercantile, le lecteur trouve, paradoxalement, tout ce que ce genre protéiforme a produit de meilleur. Que peut-on attendre du roman aujourd'hui, genre jugé « très fatigué » ? Par un récit à la première personne, qui se présente comme le témoignage d'un jeune adolescent venu passer une année chez sa tante sur le plateau de Millevaches, le lecteur assiste aux différents rites de passage qui mènent à l'âge adulte. Dans une veine introspective, qui prend le ton de la confession, celui qui se présente comme un rêveur, vivant à l'orée de la réalité, part à la rencontre d'êtres atypiques, qui peuplent le territoire de Siom, géographie littéraire inspirée par la Corrèze natale de l'auteur, mêlant lieux réels et inventés. C'est donc à Villevaléix que le narrateur trouve refuge, faisant connaissance avec les habitants qui vivent là, sur ces « hautes terres », lieu de l'exode rural, du changement climatique et d'un tournant civilisationnel qui a conduit à la « fin des paysans ». Les échos de ce monde contemporain, dont l'écrivain antimoderne déplore le nihilisme, nous parviennent précisément, amenant chacun à réfléchir (situation pandémique due au coronavirus, faillite de l'école, usage massif des drogues) à sa place dans nos sociétés industrielles, qui ont redéfini le rapport à la Nature, à la forêt, aux animaux. Concomitant aux délectations poétiques et stylistiques que nous offre la langue exigeante de Millet, le singulier plaisir éprouvé face au suspense, maintenu avec beaucoup d'adresse tout au long de la lecture, confère une dimension palpitante à l'histoire, qui emprunte tour à tour les codes du roman de formation, du roman noir, érotique, ou fantastique.

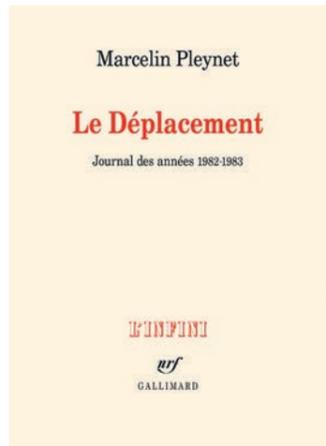
Laura Laborie



Jean-Claude Hauc
Un arrière-goût de rat
Tinbad, 176 p., 18 euros

Non, n'exagérons pas : Montpellier n'est pas Chicago ni Medellín, mais il se passe tout de même de drôles de choses dans cette capitale de l'Occitanie. Tout récemment, un tueur en série aurait semé la terreur dans la ville. Du moins, si j'en crois le narrateur d'*Un arrière-goût de rat*. Et comment ne pas le croire puisque c'est lui le tueur qui raconte ses méfaits, ce prof à la retraite, physiquement délabré, entré en guerre contre son temps, éliminant tout ce qui le pourrit : touristes à short et mollets poilus, bipèdes à vélos et trottinettes, tatoués, hommes avec « boules à zéro » et femmes « au pubis rasé », « racaille africaine », végans, fanatiques du brouillage de l'identité sexuelle, autant de cibles prétextes à de jubilants et délirants exercices d'exécution. Mais ce Jack l'Éventreur redivivus qui se qualifie de « cynique anarchisant » n'est bizarrement pas seulement un amateur de chair féminine fraîche (ses anciennes élèves, un riche vivier d'expertes très dévergondées). Il est aussi un excellent cuisinier (ses recettes sont à conserver), et un homme de grande culture, plutôt porté vers les lectures des libertins, d'où sa facilité à trouver chez de grands auteurs la justification morale et philosophique de ses crimes : Sade, Nietzsche, Thomas de Quincey, Dostoïevski, Octave Mirbeau. Mais attention, lecteur, Barthes nous met en garde : ne pas confondre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation. Je fais ce rappel parce que je m'avise que l'auteur de ce thriller politico-métaphysique est lui aussi prof à la retraite, super cuistot, casanoviste hors pair. Profitez de ses digressions sur la musique, la peinture, sur des écrivains méconnus et, bien sûr, régalé-vous de son époustouflant récit dont l'humour noir est un puissant remède pour supporter la débilite de notre époque.

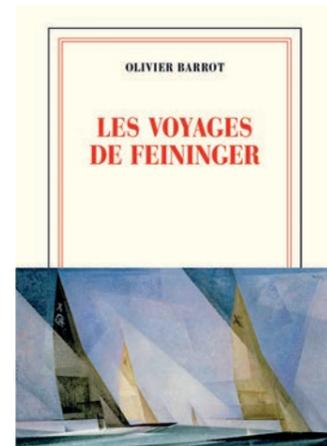
Jacques Henric



Marcelin Pleynet
Le Déplacement,
Journal des années 1982-1983
Gallimard, 241 p., 19 euros

Un tournant. *En passer par là*. Le cœur y est, ou non. *Tel Quel*, *l'Infini*, le dialogue avec Philippe Sollers, les stratégies éditoriales... Marcelin Pleynet, poète, essayiste, critique d'art... travaille beaucoup, quand bien même il lui arrivera d'estimer son « rendement » comme au tiers de ce qu'il devrait, de ce qu'il pourrait être. À constater la multiplicité des études qu'il entretient, les projets qu'il forme, apparaît manifestement que son ambition principale et centrale est d'établir son œuvre (poétique), d'apporter des médiations susceptibles d'aider à la compréhension, la lisibilité de sa singulière poésie. De la *dégager*. (Mallarmé, déjà, demandait au poème de « douer d'authenticité notre séjour »). Au long des pages qui se suivent et s'interrompent, c'est noté et questionné : pensées, émotions, inspirations, l'intime et l'obligatoire mise en scène, exposition et retrait, la conviction et les doutes, la cohérence toujours avec inquiétude recherchée, l'analyse rationnelle et la « folie » d'une poésie, les réflexions sur la fonction même d'un journal. Le 30 décembre (1982) : « N'est-ce pas d'abord de cela dont témoignent les longs silences qui trouent et vident, parfois durant plus de trois semaines, les pages de ce journal ? Et ne devrais-je pas m'employer à en tirer une leçon ? » L'auteur n'est pas de ceux qui avancent des idées, il enregistre, et d'abord pour lui-même, des expériences vécues. On pourrait dire : pour s'y retrouver, écarter les fausses pistes, identifier sa voie propre, sur le rebord du jour et les ombres. Ces expériences sont critiques, fondées sur ce qui s'oppose, l'éclairant, au désastre (voir, notamment, les pages 184-186 sur Saint-Denis). La lecture de ce volume est indispensable à quiconque souhaitera connaître, « placer », l'œuvre de Marcelin Pleynet.

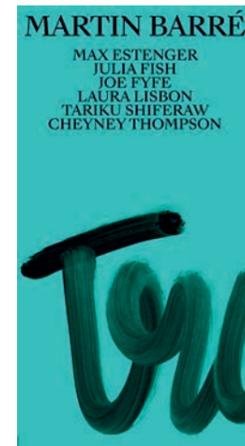
Claude Minière



Olivier Barrot
Les Voyages de Feininger
Gallimard, 100 p., 12 euros

Olivier Barrot est un journaliste qui s'est plutôt spécialisé dans la littérature et le théâtre. Qu'est-ce qui alors l'a conduit à se passionner pour ce peintre, Lyonel Feininger, auteur de la fameuse gravure représentant une cathédrale qui illustre le manifeste du Bauhaus de 1919, mais pas le plus connu des artistes qui enseignèrent dans l'école, et rarement exposé en France ? La rencontre d'une personnalité singulière, Achim Moeller, dont la galerie new-yorkaise est presque entièrement consacrée à Feininger. Cela, et, plus profondément, une double attache culturelle commune : né à New York en 1871 de parents allemands, Feininger choisira de s'installer à Berlin où sa carrière prendra son essor, avant de retourner à New York, contraint et forcé en 1937 ; Barrot est sensible à cette trajectoire, lui qui vit en subissant pareillement une double polarisation, ne cessant les allers-retours entre l'Est de l'Europe et l'autre côté de l'Atlantique. Mais une autre clef encore nous est peut-être donnée d'emblée, à travers le récit d'une déambulation solitaire à Versailles un soir de pluie. Une atmosphère est rendue, qui évoque aussitôt ces visions urbaines voilées, ce cubisme luministe propre au peintre. L'approche de Barrot est subjective, mais on ne peut plus pertinente. Évoquer ses promenades à vélo aux alentours de Weimar n'empêche pas l'auteur de nous apprendre beaucoup de faits : Feininger fut aussi un grand dessinateur de presse et un auteur de bandes dessinées, il fut proche d'Alfred Kubin et ami de Mark Tobey, son influence s'exerça beaucoup en Allemagne, et peut-être peut-on la voir dans les décors du *Caligari* (1920) de Robert Wiene. Une approche diffractée en quelque sorte, à l'exemple des tableaux qu'il traque dans tous les musées d'Europe et d'Amérique.

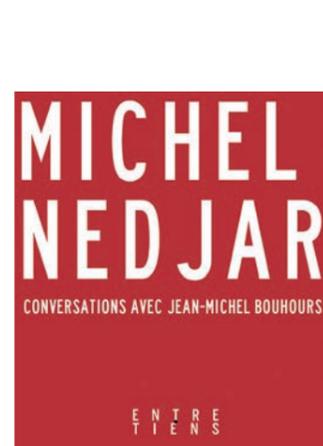
Catherine Millet



Molly Warnock (éd.)
Martin Barré
ER Publishing, 132 p., 18 euros

Élodie Rahard a travaillé quelques années à la galerie Jean Fournier. Sensibilisée aux côtés du marchand à la question des relations souvent lointaines, voire inexistantes, entre les milieux de l'art français et américains, elle a créé les éditions ER Publishing et inauguré son programme avec la collection Transatlantique. Trois volumes ont été publiés à ce jour (Martin Barré, Simon Hantaï, James Bishop) ; un quatrième consacré à Shirley Jaffe (elle aussi installée à Paris) sortira au printemps 2022. Chaque titre est piloté par un directeur ou une directrice de volume. Molly Warnock a conçu les trois premiers ; Frédéric Paul, commissaire de l'exposition Jaffe qui ouvrira au Centre Pompidou, à Paris, le 20 avril, est responsable du quatrième. Leur rôle consiste à rassembler des écrits d'artistes contemporains susceptibles de renouveler le regard porté sur un artiste important de la génération précédente, éloigné géographiquement par toute la largeur de l'Atlantique. La plupart des artistes sollicités sont américains (à l'exception du volume sur Bishop) et beaucoup pratiquent, outre leur métier d'artiste, une activité de critique ou de curateur (et même de musicien comme Pieter Schoolwerth intéressé par Hantaï). La lecture de ces textes est conseillée ici pour trois raisons : parce que revisiter des œuvres créées en France depuis un autre espace, une autre culture, permet de battre en brèche un certain nombre de clichés concernant l'inconsistance générale de la scène hexagonale vis-à-vis de la production américaine ; parce que les auteurs s'expriment à partir de leur questionnement particulier d'artiste et, enfin, que la différence de génération donne à leur approche à contretemps du travail des aînés la résonance qu'ils n'ont parfois pas eue dans le passé.

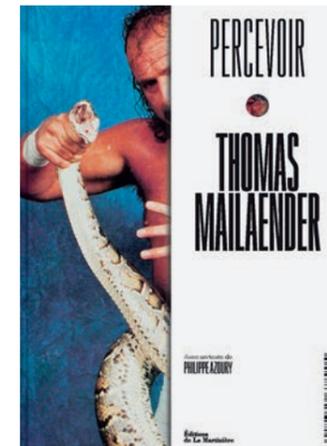
Catherine Francklin



Michel Nedjar
Conversations avec
Jean-Michel Bouhours
Buchen-Chastel, 160 p., 21 euros

Jean-Michel Bouhours connaît Michel Nedjar de longue date. D'abord sensible au cinéaste expérimental des années 1970, auteur notamment du film *Gestuel* (1978) inspiré de Francis Bacon, il a suivi le parcours atypique de l'artiste jusqu'à ses deux dernières expositions monographiques : *Introspective* au LaM, Villeneuve-d'Ascq, en 2017, dont il fut commissaire avec Corinne Barbant, et *Filiations*, au domaine de Chamarrande, jusqu'au 7 janvier 2022. Il a écrit dans leurs catalogues. Les « conversations » entre l'historien de l'art et l'artiste échappent à l'aspect inquisitoire de l'entretien. Converser, c'est parler et penser en commun de manière fluide. Ce discours à deux voix ne porte pas seulement sur l'art-de-Nedjar ni même sur l'art brut, mais sur l'art tout court et l'intrication de la vie à l'art. Rétrospectivement, le parcours de Nedjar prend une signification qu'il n'avait sans doute pas pour lui. Il a suivi les occasions comme des aubaines. Il s'est enflammé et parfois éteint lors des deuils de ses deux compagnons morts du sida. Il a voyagé sans se disperser en allant voir ailleurs s'il y est. Digne héritier des chiffonniers qui rassemblent ce qu'ils trouvent, il transforme des déchets (tissus, papiers) en œuvres. Bouhours compare sa pratique à celle d'Arman l'accumulateur. Il l'interroge, et s'interroge avec lui, sur l'art brut, dont relèverait sa pratique. Nedjar insiste sur « l'empathie physique » avec des œuvres qui le « chargent » : celle d'Aloïse fut pour lui un puissant déclencheur. Elles lui transmettent de l'énergie ; sans être des choses à regarder, elles participent de son être. Nedjar est devenu une mémoire de l'art brut mais il s'échappe de ses origines et influences par des lignes de fuite dans des créations sans cesse renouvelées, à l'image de ses voyages.

Claire Margat



Philippe Azoury, Simon Baker
Thomas Mailaender
La Martinière, 128 p., 20,90 euros

Thomas Mailaender appartient, selon la formule éprouvée de Garance Chabert et Aurélien Mole, à ces artistes iconographiques qui collectent des images anonymes et les remettent en jeu. Celles qu'utilise Mailaender proviennent d'internet. Ce sont des images pauvres par leur basse définition et les défauts, comme les yeux rouges, qui caractérisent cette production vernaculaire, mais non par leur contenu : prises par tout un chacun au jour le jour, elles sont pour la plupart extraordinaires. Ce sont les modernes cartes postales dont Paul Éluard disait : « Ce n'est pas de l'art, tout juste la petite monnaie de l'art, mais elles donnent parfois l'idée de l'or. » Publiée conjointement à deux autres volumes consacrés à Marguerite Bornhauser et au duo Elsa & Johanna par La Martinière dans la nouvelle collection *Percevoir* de Simon Baker, directeur de la Mep, cette monographie ne réunit qu'une infime partie de la photothèque de ce chiffonnier/orpailleur du web né en 1979 et auteur de plusieurs livres d'artistes. Mais elle a l'intérêt de montrer ces images en situation, quand Mailaender les détourne en intervenant dessus, en les présentant dans de grossiers cadres en faïence, etc. Ce livre d'images est accompagné de textes. L'essai de critique Philippe Azoury, qui se termine par un « LOL » bien dans l'esprit de Mailaender, se penche sur notre rapport aux images renouvelé par internet tandis que la présentation de l'artiste par Simon Baker insiste sur son « sens de l'humour unique » et souligne qu'il intervient « à la limite du bon goût et de la bonne conduite ». De fait, on reforme de ses origines et influences par des lignes de fuite dans des créations sans cesse renouvelées, à l'image de ses voyages.

Étienne Hatt